

FRANÇOIS BOURGAINNE

MARIE-ROSE MORO

FRANÇOIS BOURGAINNE



SOCIÉTÉ // FRANCE

Alors que la campagne pour l'élection présidentielle donne, à droite, dans la surenchère xénophobe, Lilian Thuram, devenu, après sa carrière footballistique, président de la Fondation Éducation contre le racisme, publie un « Manifeste pour l'égalité ». Valeur angulaire de la République française, pour laquelle s'engagent avec lui des scientifiques prestigieux comme Yves Coppens et Françoise Héritier, des intellectuels comme Pascal Boniface et Tzvetan Todorov, et des artistes comme Grand Corps Malade et Bruce Clarke. Avec l'une des cosignataires de ce manifeste, la pédopsychiatre Marie-Rose Moro (1), il explique à « l'Humanité Dimanche » le sens de sa démarche.

HD. Vous publiez ensemble le « Manifeste pour l'égalité ». En pleine campagne pour l'élection présidentielle. C'est votre apport citoyen au débat politique, une prise de parole engagée ?

LILIAN THURAM. Campagne électorale ou pas, tout le monde devrait participer au débat politique. Suis-je engagé ? Si l'on entend par engagement quelque chose hors du commun qui ferait de moi un homme différent des autres, différent de toutes celles et ceux que je croise sur les trottoirs de Paris, je répondrais non. Mais, au fond, je ne crois pas qu'il faille tomber dans le piège de la

« Réfléchir, agir pour une cause appartient à tous. Mais moi, j'aime bien le mot engagement. S'engager, c'est refuser de renoncer, refuser de laisser les choses se faire. »

MARIE-ROSE MORO

division des rôles sociaux : M. Thuram vous êtes footballeur, vous avez gagné des millions, tant mieux pour vous, mais vous ne devriez pas vous occuper de politique. Qu'est-ce que cela veut dire : que le boucher, parce qu'il est boucher, ne doit pas s'occuper de politique ? Qu'il faut laisser les choses politiques aux professionnels de la profession ? Je ne suis pas d'accord. Chacun d'entre nous participe à la construction de la société dans laquelle il vit, chacun peut en conséquence réfléchir et agir pour améliorer ce qui doit l'être. Pourquoi laisser à d'autres le soin de penser et de parler à notre place ?

MARIE-ROSE MORO. Réfléchir, agir pour une cause appartient à tous. Mais moi, j'aime bien le mot engagement. S'engager, c'est refuser de renoncer, refuser de laisser les choses se faire. Je ne suis pas non plus une femme politique, je suis pédopsychiatre. Mais il m'importe beaucoup que les enfants, tous les enfants, aient accès à la meilleure éducation et aux meilleurs soins. C'est essentiel pour moi que tous puissent bénéficier des meilleures conditions de vie possible.

HD. Qu'entendez-vous par « égalité » : la négation des différences, le nivellement égalitariste ?

L. T. Il suffit d'ouvrir les yeux pour constater qu'il y a des différences. L'égalité dont nous voulons

parler, c'est celle qui se trouve sur tous les fronts d'édifices publics dans la devise de la République française : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Même si l'on se place dans une perspective égoïste, personne ne peut logiquement accepter une société totalement inégalitaire, à moins de consentir à être traité soi-même de manière injuste. On est toujours le pauvre d'un plus riche que soi, le Noir d'un Blanc, la femme d'un homme. Le racisme, le sexisme sont des discriminations qui touchent tout le monde, à des degrés divers certes mais qui, un jour ou l'autre, finissent par nous atteindre tous.

Même quand on est un mâle blanc financièrement, socialement et culturellement favorisé. Ce qui me semble aujourd'hui dangereux, c'est que l'inégalité, les injustices sont de plus en plus acceptées comme une donnée naturelle. Non seulement, c'est oublier que nous vivons dans cette société-là parce que des milliers d'hommes et de femmes se sont battus avant nous contre les injustices et l'inégalité. Mais en plus, c'est accepter que le règne de la loi du plus fort, que la loi de la jungle constitue en même temps la source de notre organisation sociale et notre horizon historique.

M.-R. M. L'égalité à laquelle notre manifeste fait appel n'est pas une espèce d'égalité formelle, l'incantation d'une identité sous l'étiquette de laquelle nous serions tous pareils. Différence ne veut pas dire hiérarchie. Ce qui compte, c'est l'établissement d'une égalité de fait : face à l'instruction, aux soins, par exemple. Parce que nous y avons tous intérêt.

HD. Vous insistez beaucoup sur le rôle de l'éducation pour combattre le racisme.

C'est nécessaire, chacun en conviendra, mais est-ce que c'est suffisant ?

M.-R. M. Est-ce que c'est mièvre de donner la possibilité d'une prise de conscience des mécanismes multiples du racisme, des complaisances et des rapports de pouvoir constitutifs du racisme ? Je ne le crois pas. D'autant que, par éducation, il faut

entendre aussi le secteur de la recherche et de l'enseignement à tous les niveaux. L'éducation mène enfin à l'action, à l'action au quotidien et en politique même, à des moments de transformation de la société.

L. T. Il ne faut pas donner une définition restreinte, réduite de l'éducation. Être éduqué, c'est prendre conscience. Prendre conscience, par exemple, que les pays qui font les plus beaux discours à l'ONU sur la paix sont ceux-là mêmes qui vendent le plus d'armes. Prendre conscience que les acteurs économiques qui jouent le plus sur le cours des matières premières, ce ne sont évidemment pas ceux qui produisent ces matières premières. Expliquer l'histoire du racisme, c'est permettre de dépasser les préjugés et de déjouer certains pièges, certaines manipulations politiques. Il faut comprendre pour agir avec efficacité. Comprendre l'histoire, les rapports de force sociaux et économiques. Par exemple, qui entend dans l'expression devenue si courante de « minorité visible » ce qu'elle dit sans le dire, à savoir qu'il y aurait donc une « majorité invisible ». Une majorité invisible mais qui aurait le pouvoir de

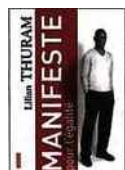
« L'inégalité, les injustices sont de plus en plus acceptées comme une donnée naturelle. (...) C'est accepter que le règne de la loi du plus fort, que la loi de la jungle constitue la source de notre organisation sociale et notre horizon historique. »

LILIAN THURAM

désigner celles et ceux qui n'en sont pas. Minorité visible, majorité invisible : voilà qui indique pourtant assez clairement l'état d'un rapport de force social. Vous voyez pourquoi éduquer, c'est en quelque sorte aussi mettre en mouvement. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
JÉRÔME-ALEXANDRE NIELSBERG

« Manifeste pour l'égalité »,
Éditions Autrement, 2012.



(1) Auteur de « Enfants de l'immigration, une chance pour l'école », Éditions Bayard 2012.

re en mouvement»